

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 18. — (10) 22 Mai, 1854.

Quelques notions sur la Macédoine.

SI nous aimons à donner de tems à autre quelques notions statistiques sur les provinces grecques qui subissent encore le joug ottoman, c'est qu'à côté d'excellentes descriptions topographiques qui ont été faites sur ces contrées par des voyageurs européens, on rencontre souvent des erreurs, qu'il est important, aussi bien pour nous que pour l'Europe elle-même, de rectifier. Ainsi, par exemple, en consultant la plupart de ces descriptions publiées dans ces derniers tems, et surtout en les comparant avec celles qui ont paru avant trente ans, on se sent affligé de la tendance nous osons dire systématique de leurs auteurs, à diminuer le nombre des populations helléniques, et à augmenter démesurement celui des races slaves, roumaines et musulmanes. C'est ainsi qu'on a été jusqu'à porter

à six millions les 2,000,000 de sectateurs de Mahomet qui habitent dans la Turquie européenne; que les 1,500,000 habitans des deux principautés danubiennes ont été plus que doublés, et que cette partie de l'empire byzantin qui avait été occupée par les Bulgares, s'est trouvée en contenir quatre millions, tandis qu'on faisait monter toutes les populations tant esclaves que libres qui constituent la nation grecque à deux millions à peine. Nous ne parlerons pas de ces divisions et de ces subdivisions subtiles et souvent arbitraires, en races albanaises, vlaques, illyriennes etc, bonnes tout au plus à figurer dans des traités de géographie ancienne, ni de cet esprit de dénigrement qui s'empare des statisticiens-diplomates, toutes les fois qu'ils se mettent à juger les mœurs, la religion et les coutumes grecques. Soit erreur, soit calcul, toutes ces appréciations fort peu exactes et fort peu équitables, ont conduit à une politique encore moins exacte et encore moins équitable, celle qui était proclamée, il y a quelques jours seulement, du haut de la tribune britannique. On nous a dit que « la seule race qui peut conserver compacte l'empire en Orient et le gouvernement dans son intégrité, est la race mahométane; que la population chrétienne est tellement divisée en plusieurs sectes religieuses et en nationalités différentes, que le fractionnement en est si multiplié, qu'aucune ne serait assez puissante pour dominer toutes les autres. » (1)

Nous ne discuterons pas sur cette prétendue multiplicité des sectes chrétiennes, qui, par l'égalité de leurs forces numériques, n'en présenteraient aucune parmi elles

(1) Lord Palmerston, dans la séance du 31 Mars 1854.

qui pût gouverner les autres; l'argument n'est guère sérieux. Pourquoi a-t-on refusé à l'empereur Nicolas la protection qu'il réclamait pour ses coreligionnaires de la Turquie, protection égale à celle dont jouit l'Autriche en Orient, en vertu des traités de Carlowitz, de Belgrade et de Sistova? Parceque, on l'a répété jusqu'à satiété, on ne voulait pas lui conférer un patronage aussi énorme sur les deux tiers des sujets du sultan qui professent la religion orthodoxe. Or, ces deux tiers ne sont pas moins de treize à quatorze millions, nombre assez fort, croyons-nous, qui ne saurait être balancé par celui de tous les autres habitans de la Turquie, quelque soit le rite auquel ils appartiennent. D'ailleurs, ces sectes religieuses seraient-elles plus nombreuses que celles qui divisent les deux états anglo-saxons, dont cependant les gouvernemens sont des plus forts de l'Europe et du nouveau monde?

Quant à ces fractionnemens de nationalités, qui, perdus au milieu des populations grecques, peuvent être comparés pour la plupart à des flaques d'eau qui restent encore quand l'inondation a cessé, l'opinion de ceux qui ont étudié de près les habitans de la Turquie, qui ont vécu longtems au milieu d'eux, qui ont compté les races et confronté l'une avec l'autre, qui les ont jugées consciencieusement et sans prévention tant sur les détails que sur l'ensemble de leur vie sociale, leur opinion, disons-nous, serait tout opposée. M. Cousinery, consul français, qui, par un long séjour en Grèce, s'est amalgamé, on peut dire, avec les hommes du pays, et dont le *Voyage dans la Macédoine* peut être considéré comme un ouvrage classique, nous dirait, « que les Bulgares se vantent d'être Grecs... car ils semblent se croire plus distingués lors-

qu'ils ont suivi des écoles grecques, et qu'ils y ont acquis des connaissances que la seule éducation bulgare ne peut leur donner. » (1)

Cette assertion, aussi juste que vraie, peut être répétée pour tous ou presque tous les chrétiens d'Orient, quelque soit la race imaginaire ou réelle dans laquelle on veuille les classer. Nous avons vu, en parlant de l'Épire, que même les pachas de l'Albanie, pour être compris de leurs subalternes, sont obligés de communiquer avec eux en langue grecque. Les Moldaves et les Valaques, il y a un peu plus de cent cinquante ans, n'avaient point de langue écrite; ils ne possédaient pas même d'alphabet, et plusieurs siècles s'étaient écoulés avant qu'on y connût dans le jargon du pays aucun livre, même la Bible. Ce fut Nicolas Mavrocordato, premier hospodar Grec, qui, en même tems qu'il se servait des moyens que sa position élevée mettait en son pouvoir pour régénérer son pays, en établissant des écoles et en encourageant la propagation de la langue hellénique, chercha aussi à fixer celle du pays. En 1775 il en composa la grammaire, après avoir rédigé un alphabet à l'aide de caractères grecs et esclavons. Depuis cette époque jusqu'en 1821, tous ses successeurs Grecs, animés du même esprit patriotique, n'ont pas cessé de favoriser l'étude de la littérature ancienne dans les principautés; et dans ce moment même, où l'administration est entre les mains des indigènes, on trouverait difficilement des personnes des deux sexes bien élevées, qui ne parlassent ou qui n'écrivissent pas notre langue aussi bien qu'à Athènes.

Au reste, pourquoi cette domination de l'une des races

(1) Voyage dans la Macédoine, par M. E. M. Cousinery. Tom. I p. 76.

chrétiennes sur toutes les autres? Une telle distinction, nous ne la comprenons pas; pour ce qui est au moins de la race grecque, nous l'avons déjà dit et nous le répétons encore, elle protestera toujours contre une pareille prétention; elle a fait même plus que protester; depuis le premier jour de son insurrection elle a partagé tous les droits et tous les honneurs, *sans la moindre restriction, avec toutes les races* qui sont établies en Grèce. Si l'orateur de la chambre des communes a voulu entendre ce qu'un de ses collègues écrivait l'an dernier à Saint-Pétersbourg, qu'on ne trouve pas chez nous d'élémens capables de constituer un ordre de choses, nous croyons qu'il se trompe. On a oublié, ou on affecte d'avoir oublié la longue histoire de notre esclavage; on a oublié ou on affecte d'avoir oublié qu'un peuple qui, malgré le joug qui pèse sur lui depuis quatre cents ans, a su se perpétuer en corps de nation, qui a conservé ses mœurs nationales et sa religion, qui, sous l'oppression la plus sanglante et le gouvernement le plus dissolvant, se fait administrer par ses communes et ses propres institutions, et dont le patriarche, en sa qualité de chef de nation, étend un pouvoir aimé, respecté et obéi dans trois parties du monde, jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'empire des Osmanlis, que ce peuple ne peut manquer ni d'aptitude ni de volonté pour gouverner et être gouverné. Cette accusation dirigée contre la Grèce indépendante serait encore moins juste; les beaux jours d'Amphion et d'Orphée ont passé depuis des siècles, et ce serait un miracle, qu'un état, quelque petit qu'il soit, commençât par fonctionner comme une machine perfectionnée de Manchester. Il est vraiment étonnant combien on s'est toujours montré exigeant à notre égard.

En 1836, trois ans seulement après l'établissement du royaume hellénique, un des rédacteurs du *F. Quarterly Review*, affirmait que les Grecs ne tarderaient pas à se jeter entre les bras de la Turquie. Impossible, répondrions-nous au savant publiciste, quand même il serait resté des bras à la Turquie pour les recevoir.

Nous avons cru nécessaire de tracer ces quelques lignes avant de parler de la Macédoine, afin d'indiquer le point de vue erroné, sous lequel on aime à considérer depuis quelque tems l'état des populations chrétiennes en Orient. Par une arithmétique fautive et dépravée, qui brise et déchire sans pitié les liens les plus chers, par des calculs insultans pour l'humanité, les sentimens, les droits, les préjugés, les habitudes, la force numérique de ces populations, tout est méconnu. Espérons que ce ne sera pas de longue durée. (1)

(1) Nous aimons à invoquer souvent le témoignage des étrangers qui ont approfondi l'état de ces pays et de leurs habitans, le nôtre pouvant paraître empreint de partialité même à nos amis. Aussi est-ce avec reconnaissance que nous reproduisons ici ce que disait de la nation grecque avant 1821 Mr. Pouqueville, homme non moins éclairé que Mrs. Cousinery, Eton, Felix-Beaujour etc. « On est étonné comment, après tant de vicissitudes et de métamorphoses cruelles, les descendans des Hellènes, privés du nom glorieux de leurs ancêtres, froissés par toutes les révolutions qui ont affligé l'Orient, se sont perpétués en corps de nation. Enfin on est émerveillé de voir avec quelle constante résignation ils ont fait tête à l'oppression, et sont parvenus à conserver leurs mœurs nationales, avec les débris de leur langue harmonieuse C'est sous ce point de vue, que l'homme sans prévention doit juger les Grecs. » Et plus loin : « Quatre siècles se sont écoulés depuis cette grande catastrophe ; et c'est après ce laps de tems que les voyageurs retrouvent les Grecs dans la fautive position où l'injustice du sort les a réduits. Ils voient un peuple asservi ; et, au lieu de le juger avec le respect dû au malheur, en cherchant à démêler la noble

Il y a peu de provinces qui aient subi autant de modifications dans leurs limites et dans leurs divisions que la Macédoine. Formant d'abord un royaume indépendant, soumise ensuite par les Romains, attachée plus tard à l'empire byzantin, envahie par les Bulgares et subjuguée enfin par les Turcs, elle a dû se prêter à des délimitations souvent arbitraires, qui, sous l'administration ignorante de ses derniers tyrans, ont dégénéré en un amalgame de dispositions géographiques fort peu rationnelles.

Obligés dès lors d'adopter, à l'instar de tous ceux qui ont parlé de cette province, les anciennes limites, qui

étincelle du feu sacré qui existe dans son âme, ils épient ses défauts pour se dispenser de le plaider. Ils l'accusent de lâcheté, parceque, soumis à l'arbitraire il se présente dans une attitude servile devant des maîtres sans pitié. Ils le taxent de mensonge, comme si l'opprimé devait la vérité à ses tyrans. Ils oublient que les sermens fallacieux, les politesses équivoques et la dissimulation sont excusés parmi les courtisans ; et ils ne veulent pas tolérer de pareils défauts quand ils sont commandés par l'impérieuse nécessité. Ne devraient-ils pas plutôt s'étonner qu'il existe encore quelques traces de vertu et d'honneur parmi les Grecs ? Ne faudrait-il pas admirer enfin comment ils sont restés chrétiens, quand ce nom est un signe de réprobation, et l'apostasie un moyen d'émancipation et de fortune ? . . . On accuse le Grec de fourberie ; mais adressez-vous à sa conscience, dirai-je à ses détracteurs, et vous verrez s'il sait même dissimuler. Demandez à cet homme courbé sur la charrue, ou bien au matelot qui manœuvre péniblement la rame, qui il est. Son front, hâlé par le soleil, se relève pour attester qu'il est l'homme de la croix ; et il répond sans hésiter : je suis chrétien. Jamais il n'a balancé à prendre ce titre glorieux, même devant l'ennemi de la foi . . . Quoiqu'il n'appartienne au sol paternel que pour travailler et souffrir, ce territoire qu'il chérit, et qu'il appelle sa douce patrie, lui inspire les plus tendres émotions. » Voyage dans la Grèce, par F. C. H. L. Pouqueville, ancien consul général de France à Janina. Tome IV. p. 395 — 405, et plus loin.

sont au reste les plus corrects et les plus conformes aux délimitations naturelles, nous les tracerons à grands traits, en plaçant la Macédoine entre la Thrace, la Servie, l'Albanie et la Thessalie du côté du continent. Quant à ses limites maritimes qui forment le diamètre irrégulier de ce grand demi-cercle, elles s'étendent depuis le golphe Thermaïque jusqu'à celui de Piérie, lesquels en enferment trois autres, ceux de Cassandrie, du mont Athos et le Strymonique.

On voit par là que la Macédoine est une des plus vastes provinces de l'empire ottoman; et, grâce à la richesse de son sol, on peut dire aussi qu'elle est en même tems une des moins dépeuplées.

En effet, on trouverait peu de contrées en Europe qui aient été favorisées par la nature de tant d'avantages que la Macédoine; elle est traversée dans tous les sens par plusieurs rivières et arrosée par des lacs poissonneux et profonds; ses montagnes, couvertes de forêts, fournissent en abondance du bois de construction et du gibier, et ses plaines, fécondées aussi par les eaux qui descendent des flancs de ces montagnes entraînant avec elles des matières végétales, sont d'une fertilité remarquable. Aussi les productions du sol macédonien sont-elles nombreuses, variées et d'une excellente qualité; le blé, le coton, le tabac, la vigne, le riz, le lin, l'opium, le safran ect, y sont cultivés avec un grand succès. Sous un gouvernement moins inepte que celui des musulmans, les rivières et les lacs pourraient servir à alimenter des canaux qui porteraient partout la fertilité sur ce sol déjà si fertile par lui-même, et faciliteraient les transports.

Parmi toutes ces denrées, le coton et le tabac occupent

la première place, tant à cause de leur qualité que de la grande quantité qui est exportée pour toutes les parties de la Turquie et de l'Europe. En 1780 le gouvernement autrichien, désireux d'introduire en Hongrie la culture du tabac macédonien, réussit à y faire passer avec des semences de cette plante, un certain nombre de familles grecques adonnées à cette culture; mais, soit la qualité des eaux, soit celle des terres, la nature a refusé aux tabacs hongrois la bonté de ceux de la Macédoine.

A ces produits du sol macédonien, nous pouvons en ajouter d'autres, dus soit au climat, soit à l'industrie des habitans de cette province. La soie, la laine, la plus estimée du Levant, le miel, la cire, les tapis, les abas ou draps grossiers, les tissus de soie transparens et souples avec lesquels on fait des chemises et que, pour leur finesse, on pourrait nommer des gazes aériennes, les cuirs, sont autant de branches de commerce qui enrichissent le pays. Nous pourrions aussi faire mention des mines de fer et de plomb argentifère, si l'on n'avait pas cessé de les exploiter aussitôt après la révolution de 1821. Belon, qui a visité la Macédoine vers le milieu du seizième siècle, assure avoir trouvé à Madémochoria cinq à six cents fourneaux, et que, outre le fer, on y extrayait également de l'or; que six mille hommes y travaillaient, et que le gouvernement turc en retirait quelque fois jusqu'à 30,000 ducats en or par mois.

Rien de tout cela n'existe aujourd'hui.

Si l'on considère la Macédoine sous le point de vue de ces avantages, on trouvera, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, qu'il y a peu de pays qui aient été si bien partagés par la nature. Mais quelque heureuse que soit cette

dernière, elle ne peut pas combattre sans cesse les vices de l'administration, ni lutter contre les vexations des musulmans. En dépit des clauses du fameux Tanzimat, le Turc, indolent et impérieux comme toujours, conservant toutes ses habitudes de conquérant et de tyran, cherche, le fouet en main, à se nourrir des sueurs des chrétiens. Ce n'est pas assez qu'il ne travaille pas lui-même, qu'il ne contribue pas au moins à améliorer les cultures ou à encourager l'industrie; il convoite aussi avec avidité la fortune de ceux qui le font subsister; et s'il arrive qu'un *raya* s'élève par son travail au dessus des autres, il est rare qu'il le laisse jouir tranquillement du fruit de ses labeurs. Les peuples chrétiens de la Turquie ne sont pas, comme d'autres peuples, les esclaves d'un ou de plusieurs despotes; ils le sont d'une nation tout entière qui a le bras levé sur eux, et qui dispose de leurs personnes et de leurs biens.

Cette même province de Macédoine, pourrait nous offrir plus d'un exemple de la féroce cupidité des musulmans. Une de ses villes les plus belles et les plus florissantes, dont les habitans, au nombre de plus de 50,000 âmes, de simples pasteurs étaient parvenus à s'élever, au moyen de leur commerce et de leur industrie, à un point de civilisation et de bien-être peu ordinaire dans le continent grec, a été saccagée, incendiée et dévastée de nos jours, par ceux-là même qui devaient la prendre sous leur protection. « Les écoles de Voscopolis florissaient; dit M. Pouqueville; la civilisation s'annonçait, sous les auspices de sa religion et de ses ministres, telle qu'elle parut une fois dans le monde aux bords fortunés du Paraguay, lorsque l'envie et le fanatisme se ligèrent pour

détruire l'ouvrage de la sagesse... Voscopolis disparut!... Deux cents cabanes, habitées par de pauvres bergers, sont tout ce qui reste de cette ville, que la misère ne tardera peut-être pas à ensevelir au milieu des décombres auxquels on reconnaît encore sa splendeur. » (1)

Siatista, autre ville de la Macédoine, très connue dans tout l'Orient pour sa civilisation, ses écoles et la beauté de ses maisons, a été de tout tems l'objet de la convoitise des musulmans. Vers la fin du dernier siècle une horde de quatre mille hommes, ayant voulu l'attaquer à l'improviste, ses habitans les repoussèrent après une défense désespérée. Une femme grecque du pays s'est tellement distinguée dans cette occasion par son courage mâle, que l'on chante encore aujourd'hui ses exploits.

Ces attaques criminelles ont été répétées trois fois en 1827 et 1828 par des bandes turques, de neuf à seize mille hommes, qui cependant ont été obligées de se disperser devant l'héroïsme des habitans de Siatista.

M. Leake dans son « *Travels in Northern Greece* » (Vol. III. p. 160), nous fait connaître un horrible acte de cruauté auquel s'était livré un des fonctionnaires de la Turquie à l'égard d'un chrétien, dans le but de s'approprier ses biens. Rustem-aga était gouverneur d'un district de la Macédoine; mais comme tous ses administrés avaient formé des plaintes contre lui, la Porte se vit obligée de le destituer. Plus tard étant parvenu, grâce à ses puissans protecteurs, à être réintégré dans son poste, il voulut se venger sur un primat grec, qu'il croyait l'instiga-

(1) Voyage dans la Grèce par F. C. H. L. Pouqueville. Tom. II. p. 393. Voir aussi, Voyage dans la Macédoine par M. E. M. Cousinery. Tom. I. p. 17.

teur de ces plaintes; il le fit jeter dans un puits; et après l'y avoir laissé languir jusqu'au moment où il eut extorqué tous ses biens, il lui trancha la tête. M^r. Leake ajoute que le Turc qui lui a raconté cette sanglante anecdote, *la considérait comme une preuve de la droiture de Rustem!*

Et cependant, en dépit de tous ces envahissemens et de toutes ces cruautés, les chrétiens ne perdent pas courage; l'agriculture, le commerce, la navigation, l'industrie sont presque exclusivement entre leurs mains; et ce sont eux qui payent la plus grande partie des impôts.

Ces impôts, assis et prélevés avec peu de justice, comme c'est l'usage en Turquie, s'élèvent à plus de dix-huit millions de francs par an. On peut en juger par ceux que paye un seul département de la Macédoine, celui de Salonique et de Serrès, et qui sont résumés dans le tableau suivant :

Impôt foncier,	Fr. 3,000,000.
Soie.	» 125,000.
Viviers.	» 50,000.
Lacs.	» 70,000.
Divers animaux.	» 850,000.
Bétail.	» 60,000.
Porcs.	» 25,000.
Salines.	» 230,000.
Bois.	» 50,000.
Vins.	» 475,000.
Douanes.	» 1,150,000.
Sang-sues.	» 45,000.
Droits de patentes.	» 80,000.

Fr. 6,210,000.

A reporter	Fr. 6,210,000.
Impôts territoriaux (mactou).	» 185,000.
Haratz ou droit de capitation.	» 125,000.
Droits spéciaux prélevés sur les tabacs.	325,000.
Ichtizap.	» 168,000.
	<hr/>
	Fr. 7,013,000

On ne doit pas oublier ici que le sol de la Macédoine est également riche en souvenirs; il montre encore avec fierté les ruines glorieuses de Pella et de Philippi et divers autres monumens qui témoignent de sa splendeur passée. Ceux d'entre ces derniers qui se conservent le mieux, rappellent moins l'antiquité grecque que la domination romaine et le moyen-âge byzantin.

De toutes les villes qui jetèrent un vif éclat sous les empereurs grecs dans cette province, il n'en subsiste qu'un petit nombre, et encore c'est aux chrétiens que l'on en doit la conservation. Ce sont eux aussi qui en ont élevé de nouvelles et qui les font prospérer. Cette vérité est faite pour éclairer ceux qui prétendent qu'il n'y a pas d'éléments de force et de cohésion parmi les chrétiens de l'Orient. Tirez une ligne droite du mont Pangée jusqu'à Edesse, faites la courir après, en la courbant un peu, vers le versant oriental de l'Olympe, continuez-la à droite jusqu'à l'escarpement où est bâti le fort de Platamone, et vous aurez dans ce grand croissant des villes, de gros bourgs, des villages habités, à quelques exceptions près, par des chrétiens seulement. C'est dans cette vaste enceinte que vous trouverez le pays âpre et montueux qui forme la presqu'île de la Chalcidique avec ses trois petites péninsules, ses monastères, ses masses de chrétiens, par-

lant purement le grec et soupirant après la liberté ; c'est là aussi que vous rencontrerez les villes de Vodina, de Yénidgé, de Niaousta, de Berrée, de Siatista, de Cosani, de Servia, etc, qui fleurissent en dépit des vexations auxquelles elles sont en butte ; vous y verrez que chaque ville et chaque village a ses écoles grecques. Montant après vers le nord, vous serez saisi d'admiration à la vue de la plaine magnifique de Serrès, cultivée par des bras chrétiens, aussi bien que les plaines les mieux entretenues de l'Europe. La ville elle-même, quoique habitée moitié par des chrétiens moitié par des mahométans, ne doit sa prospérité qu'au génie et à l'industrie des premiers, connus particulièrement par leur amour ardent à s'instruire et à se civiliser. Partout vous serez frappé de l'étonnant contraste qui existe entre le caractère des maîtres et des sujets ; tandis que le Turc sommeille au milieu d'une apathie profonde comptant sur la protection du prophète, le chrétien, entraîné par une activité irrésistible et fébrile, relève son humiliation par la culture de son intelligence et le développement de son bien-être matériel.

Ce sont ces efforts constans des chrétiens, c'est cette persévérance à refaire, et à le refaire mieux, ce que défont leurs oppresseurs, qui contribue aussi à augmenter le chiffre de leur population, tandis que celui des musulmans diminue tous les jours.

On peut évaluer la population de la Macédoine à près de 900,000 âmes, nombre, il est vrai, fort peu en rapport avec la grande étendue du pays. De ces 900,000 hommes, 600,000 sont chrétiens, 250,000 musulmans et 30,000 Juifs, dont les pères, ayant été chassés de l'Espagne par Ferdinand et Isabelle, vinrent chercher à Salonique, sous

le règne de Bajazed II, un asyle et le libre exercice de leur culte. Cette division en trois nationalités nous paraît la plus conforme à la réalité. Cependant, ceux qui se sont occupés de la statistique de la Macédoine, ont trouvé, dans leurs scrupules scientifiques, que la population chrétienne était composée de cinq races : de Grecs, de Bulgares, d'Albanais, de Vlaques et même de Persans (Vardariotes), et celle des musulmans de sept autres, de Turcs, de Yuruks, d'Ottomans, d'Illyriens, de Bulgares, de Bohémiens, et de Dunmés ou Juifs apostats, qui, quoique fréquentant les mosquées, ne s'allient jamais avec les vrais adhérens de l'islamisme. A ces dernières races on aurait pu en ajouter une huitième, celle qu'on connaît sous le nom de *Valaa*. L'histoire de ces Valaa est assez curieuse. Il n'y a pas encore deux cents ans, leurs pères étaient chrétiens ; écrasés d'impôts, attaqués dans leur honneur, harcelés sans cesse par des actes d'horrible cruauté, ils se sont vus forcés d'embrasser la religion de Mahomet. Leurs descendans ont pourtant conservé l'usage de la langue grecque qui était celle de leurs ancêtres, ainsi que leurs mœurs et leurs usages originaires ; leurs sermens les plus sacrés sont les sermens des chrétiens (1). Ils font souvent

(1) Ils jurent, p. e. par Saint Nicolas, par Jésus-Christ, etc. « Par la sainte Vierge, » répondit un d'entre eux à quelqu'un qui voulait avoir des informations sur sa religion, « par la Sainte Vierge je suis musulman ! » Les imams même des Valaas ne sont pas plus avancés que leurs ouailles ; et quand ils montent aux minarets pour annoncer aux fidèles l'heure de la prière, au lieu de la formule ordinaire qu'ils ignorent : « Il n'y a de Dieu que Dieu ! Mahomet est le prophète de Dieu, » ils se mettent à crier en grec de toute la force de leurs poumons : « Midi, midi, midi ! » ou bien, « Soir, soir, soir ! »

maigre avec eux, ils haïssent les musulmans et aiment les chrétiens, et le seul mot ture qu'ils ont appris est le mot *Valaa*, ce qui signifie *par Dieu*. De là vient leur dénomination. Ils habitent Anasselitza et Grévéno, et sont au nombre de 20 à 25,000 âmes.

Nous avons insisté sur ces diverses races, que les voyageurs cherchent à exhumer du milieu des ruines, et qui pour la plupart, n'existent qu'en souvenirs, mais que les amis de la Turquie adoptent avec empressement *en partie*, pour faire voir combien sont peu justes les lignes de démarcation qu'on s'est plu à tracer entre les populations chrétiennes en Orient. D'ailleurs, quel est le pays en Europe qui peut se vanter de n'avoir pas vu s'établir dans son sein des nationalités étrangères?

Un voyageur français, après avoir découvert que Siastista, une de ces villes de la Macédoine occidentale que nous avons déjà nommées, fut fondée vers le douzième siècle par des bergers vlaques, a désiré voir de près ces restes des anciens Romains; mais, à son grand étonnement, il a trouvé que tout le monde parlait grec, et que les habitans de la ville étaient fiers de porter ce nom. A la demande de notre voyageur, ce qu'était devenue la population vlaque, on a répondu par des sourires et des regards, qui voulaient dire que personne ne comprenait ce que l'étranger cherchait à connaître (1).

La population chrétienne de la Macédoine subit une diminution sensible à la suite des événemens de 1821. Le pacha de Salonique, de crainte que le feu de la révolution qui s'était déjà répandu dans les autres parties de la Grèce,

(1) Voyage dans la Grèce, par Pouqueville. Vol. II. p. 422.

ce, ne vint aussi à gagner les provinces placées sous son administration, donna l'ordre, sans trop se gêner, de couper la tête au clergé et aux principaux habitans de cette ville et de Serrès, et d'enlever leurs armes à tous les paysans. Et telles furent les atrocités commises par les exécuteurs de ces ordres, que les paisibles anachorètes du mont Athos, de même qu'un grand nombre de chrétiens, se virent forcés de chercher leur salut dans l'insurrection. Bien que privés d'armes et de munitions, ils tinrent l'ennemi en échec dans plus d'un combat. Mais enfin les faux des paysans furent brisées par les canons des musulmans, et les courageux défenseurs de la liberté, durent succomber sous les forces immenses de leurs premiers tyrans. Après avoir repoussé les offres d'Abdul-Loboud-Pacha, homme d'une énergie sauvage, les insurgés se battirent en héros jusqu'à leur dernier souffle. Dix mille personnes, sans distinction d'âge et de sexe, furent tuées ou menées en esclavage; quatre mille femmes furent vendues aux marchés de Salonique, et pendant l'espace de vingt jours, des hordes féroces, parcourant le territoire situé entre les belles rives de l'Axius et du Strymon portèrent partout le fer, le feu et la désolation. La riche ville de Niaousta fut détruite; cent vingt autres villes et villages, du côté de l'Olympe, furent réduits en cendres, et 1200 paisibles habitans des campagnes, trainés devant le pacha sanguinaire, furent massacrés (1). Des milliers de têtes et d'oreilles, salées et empaquetées dans de la paille, furent envoyées à Constantinople pour être mises sous les pieds du trône impérial. (2) Les habitans de Niaousta racontent

(1) History of the Greek revolution. By Thomas Gordon. Vol. I. p. 176, 285, 395.

(2) Cet usage est encore aujourd'hui soigneusement conservé par la civilisation turque. V. La Turquie d'Europe par Ami-Boué. Tom. III. p. 266.

avec horreur, que tels furent les torrens de sang qui inondèrent les champs devant le kiosque du pacha, que pendant cinq ans la terre, bien que sollicitée, s'est refusée à toute production.

Ah ! pourquoi l'Europe a-t-elle oublié si tôt ces boucheries humaines !

Les habitans chrétiens de la Macédoine sont doués d'une aptitude prononcée pour le commerce ; on en trouve un grand nombre en Allemagne, en Hongrie, à Trieste, en Valachie, en Moldavie, en Angleterre et à Calcutta. Mais ce qui les distingue particulièrement, c'est un dévouement sans bornes à leur patrie, et un penchant irrésistible pour l'instruction. Depuis la conquête de leur pays par Amurat II, des écoles, entretenues au moyen de grands sacrifices et au milieu de grands périls, ont pu conserver la langue de leurs pères ; et plusieurs des ouvrages qui enrichissent notre littérature sont dus à des enfans de la Macédoine. Voscopolis, la ville détruite dont nous avons parlé, a possédé la première, parmi toutes les villes de l'empire, une imprimerie grecque.

Comme dans tous les pays qui sont sous la domination ottomane, les diverses communautés chrétiennes de la Macédoine sont régies par des primats. Les différends sont ordinairement jugés par ces mêmes primats et par les chefs spirituels, et il est bien rare qu'on en appelle des décisions de ces sortes d'assises, « présidées, comme dit M. Pouqueville, par la charité évangélique, » devant l'autorité du cadî. Les moines du mont Athos, au nombre de six mille, se gouvernent par eux-mêmes ; un aga et quelques soldats chrétiens leur servent de gendarmes.

Telle est en général la situation de la Macédoine. Le ressentiment qui couve depuis tant de siècles dans le cœur

des opprimés vient encore d'éclater. A peine les chrétiens qui habitent cette contrée, jadis si célèbre, aujourd'hui si malheureuse, ont-ils vu leur ennemi embarrassé par sa guerre avec la Russie, qu'ils ont songé à leur indépendance ; leurs espérances reposent moins sur leurs propres ressources que sur la situation de leurs adversaires ; car, de même qu'en 1821, ils n'ont pour armes que leur patriotisme, pour remparts que leur confiance en Dieu. Réussiront-ils dans leurs efforts ? Leur sera-t-il permis de vivre et de mourir libres sur cette terre doublement illustrée par la gloire du plus grand des capitaines que l'univers ait vu naître, et par la parole du plus grand des apôtres dont s'honore l'église de Jésus ? Et la terre de l'Europe où fut élevé le premier temple au véritable Dieu, cessera-t-elle enfin d'être souillée par le symbole du faux prophète ?

D.

Le 25 Mars.

Nous avons assisté dernièrement à une de ces réunions qui, pour le nombre et la position sociale des personnes dont elles sont composées, pour la liberté entière de parole et d'action qui y règne, nous donnent l'exacte mesure de l'esprit et des sentimens qui travaillent la société au moment où sont tenues ces assemblées. On y voyait des hommes politiques, des professeurs, des publicistes, des gens de robe, des négocians, des militaires, des étudiants, en un mot tout un peuple y était représenté.

C'était le 27 mars ; à sept heures du soir, une foule immense se pressait devant les portes de la bibliothèque

de la chambre des députés; toutes les places étaient envahies, et nous avons eu grand-peine à y pénétrer.

M^r Georges Terzetti, bibliothécaire de la chambre, devait prononcer son discours annuel à l'occasion de l'anniversaire de la révolution de 1821.

Bien que l'heure fixée eût à peine sonnée, l'auditoire donnait des signes, on peut dire bruyans, de son impatience. Enfin l'orateur a paru à la tribune, et des applaudissemens chaleureux l'ont accueilli de tous les côtés.

Le sujet qu'avait choisi cette année M^r Terzetti, était l'éloge des philhellènes. Nous ne saurions mieux justifier la vive impression que ce discours a produite, qu'en en reproduisant quelques passages.

Après avoir dit que nous devons appeler philhellènes, non seulement ceux qui sont accourus verser leur sang pour notre liberté, mais encore ceux qui nous envoyaient des secours, qui accueillaient nos veuves et nos orphelins, ou qui, de leur parole éloquente, soit du haut de la tribune sacrée ou profane, soit par des journaux ou des écrits bienveillans, plaidaient la justice de la cause grecque, M^r Terzetti a défini ainsi le mot philhellène :

« Je voudrais trouver, Messieurs, une définition moins matérielle, plutôt abstraite, rationnelle, et, tranchons le mot, philosophique. J'appellerai philhellénisme l'esprit grec qui rentre dans ses foyers, après avoir erré et vécu dans les autres pays; navire couvert de pavillon étranger, mais dont la cargaison est grecque. En effet, Messieurs, s'il est vrai que les anciens écrivains de la Grèce, tels que Platon, Aristote, Sophocle, Thucydide, et le reste de la série glorieuse des auteurs grecs, aient formé le nouvel esprit, la civilisation nouvelle du monde actuel, était-il possible, était-il naturel, que des générations d'hommes éclairés des rayons vivifiants de la sagesse hellénique, assistassent avec indifférence aux malheurs et aux dangers de la terre qui a donné naissance à leurs illustres maîtres? » (Applaudissemens)...

« Pour compléter cette définition, je dois ajouter, Messieurs, que c'étaient pour la plupart des savans grecs qui ont répandu dans le monde les lumières de l'Évangile. Reportez-vous aux premiers tems du christianisme, au milieu

des cirques de Rome, et vous verrez dévorés par des lions, ou déchirés par des tigres les membres palpitans des martyrs grecs. Saint Denis d'Aréopage n'est-il pas le patron de la France, et saint Georges celui de l'Angleterre? Les divisions religieuses qui séparent les chrétiens ne sont rien au fond; car, malgré elles, toutes les églises finissent par se fondre en une seule et immense doctrine, dans l'adoration de Jésus-Christ et l'amour du prochain. » (Applaudissemens vifs et redoublés).

Plus loin, en parlant du conflit qui existait en 1821 entre les intérêts des puissances qui tiennent en leurs mains les destinées de l'Europe, et le droit des Grecs à reconquérir leur patrie, l'orateur s'est exprimé en ces termes :

« Les puissances avaient des intérêts et étaient liées par des lois écrites, les Grecs de leur part, s'appuyaient sur un droit absolu et non écrit; les uns avaient des traités avec les Turcs, et des intérêts engagés avec l'empire ottoman, les autres luttèrent pour obtenir des lois chrétiennes et la liberté dont avaient joui leurs pères. Je ne prétends pas que les intérêts n'aient point de valeur, ou que la loi écrite n'impose pas des obligations; mais je demande: si l'intérêt, même le plus grand, peut être opposé au droit éternel et non écrit, lequel des deux serait le plus agréable à Dieu? lequel des deux serait préféré par les cœurs généreux? La question, telle que je l'ai posée, est décidée par un de nos anciens poètes avec une rare sagacité. . . . Créon, roi de Thèbes, avait décrété que quiconque accorderait la sépulture au cadavre de Polynice, serait puni de mort; mais Antigone, sœur du défunt, profitant des ténèbres de la nuit, s'empressa d'ensevelir son frère. Arrêtée par les gardes de Créon, elle est amenée devant lui. Antigone avoue le fait. — Parle franchement et sans détours, lui dit le tyran de Thèbes, ne connaissais-tu pas mon décret? — Je le connaissais, répondit Antigone, comment ne pas le connaître une fois qu'il était publié? — Dans ce cas, pourquoi at-tu osé enfreindre la loi? — Ecoute, répliqua Antigone, ni la justice, ni Dieu n'ont reconnu tes lois; et quant à moi, je n'ai jamais cru qu'une loi d'homme écrite, soit supérieure à la volonté de Dieu, à cette loi divine non écrite, qui est imprimée dans le cœur des hommes. La loi de Dieu ne peut jamais empêcher une sœur d'enterrer le corps de son frère; les lois de Dieu ne sont pas d'un seul jour; elles sont éternelles et indélébiles; entre les deux lois, je devais me soumettre à celle de Dieu. Ne me menace pas de mort, car avant même ton décret, je savais bien que je devais mourir. »

Heureux, trois fois heureux nos frères qui arrosent en ce moment la terre de leur sang pour la liberté, si le

droit éternel et divin parvient à balancer dans le cœur des puissans de ce monde, le droit précaire et mondain des intérêts!

Nous voudrions reproduire en entier le discours de M. Terzetti; mais les limites étroites de ce recueil ne le permettant pas, nos lecteurs nous sauront sans doute gré de porter à leur connaissance les deux apostrophes par lesquelles l'orateur a terminé.

La première s'adresse à M. Saint-Marc Girardin à propos de la réponse, on peut dire toute hellénique, que l'illustre professeur de la Sorbonne a dernièrement adressée à la chambre des Députés (1).

« Maintenant j'adresse, a-t-il dit, la parole à mon vénérable maître, et lui dis : « Saint-Marc Girardin, un évangéliste vous fit présent de son nom, et vous, sensible à cette bonté du saint apôtre, vous parlez et écrivez en véritable chrétien. Vous êtes inspiré de la sagesse et de l'éloquence des auteurs qui illustrèrent les tems de Périclès, et par votre parole savante, vous excitez l'admiration de votre auditoire nombreux et choisi. En fils excellent d'excellens maîtres, vous restez fidèle à leur mémoire; vous adorez leur poussière sacrée. Cependant, permettez-moi de faire ici une supposition; ce ne sera qu'une fiction, et je vous prie de ne pas vous en offenser; vous me comprendrez, j'espère. Je suppose donc cette étrange métamorphose que de notre ami, vous deveniez notre ennemi; aucun pouvoir humain ne pourra vous en empêcher; Dieu a laissé à l'homme le choix du bien et du mal. Mais dans le cas où vous auriez une telle intention, hâtez-vous d'abord de changer votre nom chrétien, empruntez-en un autre à une race hostile aux principes chrétiens, jetez aussi dans les flammes les ouvrages de vos anciens amis, les Platon, les Aristote, les Hippocrate, les Euripide, afin qu'ils disparaissent du monde civilisé. Quand vous aurez fait tout cela, vous serez libre. Montez alors sur un vaisseau égyptien, satisfaites les desirs des ennemis du nom grec, descendez en Thessalie, et, avec une torche allumée, brûlez le laurier sur le bord du Pénée où il a fleuri pour la première fois. Mais je vous prédis qu'en brûlant le laurier en Grèce, vous brûlerez du même coup un grand nombre de lauriers français. J'ai cependant la certitude que vous n'agirez pas ainsi, et que vous resterez tel que vous

(1) V. livraison du 25 Mars (6 Avril).

êtes; vous n'entreprendrez rien contre les Grecs, tant pour les raisons qui vous sont connues, que pour celles que je vais vous révéler. Vous savez que si vous veniez en ennemi sur le sol grec, les âmes des philhellènes qui sont tombés en héros pour la liberté grecque, iraient à votre rencontre, secouant entre leurs mains leurs trente quatre drapeaux, et celui de la Grèce en même tems.

« Où vas-tu? s'écrieraient ces âmes, quel mal penses-tu faire? Saint-Marc Girardin, prosterne-toi, et adore les tombeaux des martyrs de la liberté. Ne t'enivre pas de ton bonheur d'aujourd'hui; souvent au midi le plus calme et le plus brillant, succède l'orage le plus noir et le plus furieux; les afflictions de l'âme ne te sont pas inconnues. Souviens-toi de ce jour de l'année 1837 où tu es allé te promener sur le Seine en compagnie de ta jeune épouse, charmante et gaie comme toutes les jeunes femmes de la France; et lorsque le soir tu rentras chez toi Saint-Marc Girardin, ne mesure pas les philhellènes et les hellènes de la mesure dont se servent leurs ennemis pour les juger; ne cherche pas à effacer du livre de la vie la belle patrie de la liberté et des lettres; ce serait indigne d'un homme savant et chrétien, appartenant à une race naturellement héroïque, la race des Français. » Voilà les paroles que les âmes des philhellènes vous adresseraient si vous veniez en ennemi. A celles-là je prendrai la liberté d'en ajouter d'autres à propos de choses dont peut-être vous n'avez pas une connaissance exacte. Nous savons bien que vous aimez la Grèce antique; la liberté et la science vous en sont reconnaissantes; mais son enfant aussi, le peuple de la Grèce moderne, ne mérite pas moins votre affection. Soyez persuadé qu'il a hérité de tous les avantages de sa mère; de son esprit, de sa grâce, de sa sensibilité et de sa belle langue; on peut dire qu'il dépasse même sa mère, parcequ'il adore une divinité immaculée. Croyez, Saint-Marc Girardin, à ce que je vais vous dire; j'ai votre âge; j'ai vécu parmi de peuples de langues et d'usages différens; aussi puis-je vous assurer, par tous les grands événemens dont nous avons été et dont nous allons être témoins, que, si par un hasard inouï, une race d'hommes barbares et féroces descendait de la comète qui plane en ce moment sur nos têtes, dans l'intention de détruire les musées, les églises, les académies de la France, aucun, non, aucun peuple au monde, ne pourrait en masse défendre les monumens de votre gloire, de votre savoir, de vos arts, comme le peuple grec. »

Les applaudissemens qui ont accueilli ces paroles, ont été tellement vifs et tellement prolongés, que l'orateur s'est vu obligé de suspendre quelques momens son discours. Enfin il a ajouté :

« Oui, Messieurs, le peuple grec courrait défendre ces glorieux monumens de la France, avec la même ardeur qu'il mettait hier encore à courir sans armes, sans habits de guerre, au plus profond d'un hiver rigoureux, sans trop interroger la volonté ou l'intérêt de son gouvernement, au secours de ses frères en péril. » (Nouvelles salves d'applaudissemens). « Je vous le dis, Saint-Marc Girardin du fond de mon cœur, et gardez en le secret : si le peuple de la Grèce vient jamais à manquer aux nations, ce serait comme si le printemps manquait à l'année.

« N'allez pas soupçonner que je cherche à m'acquitter de ma dette envers vous, pour vos savantes leçons, par une monnaie de mensonge ; je vous dirai comme garantie de mon impartialité, bien que parler de soi, comme vous dites très bien en France, soit de mauvais ton, que le premier de ma famille établi en Grèce, était votre compatriote, négociant de Marseille. Je crois qu'en me transmettant son sang, il m'a transmis en même tems ses sentimens français, et la preuve en est dans la franchise avec laquelle je parle en ce moment. Un autre plus grec que moi, ne se serait probablement pas exprimé avec la même liberté ni avec la même anxiété ; c'est que j'ai à cœur de ne pas voir prendre par surprise, aux compatriotes de mes parens, quelque mesure injuste contre nos frères chrétiens de la Thessalie et de l'Épire. »

Voici maintenant la seconde des deux apostrophes dont nous avons parlé :

« En m'adressant maintenant à l'archevêque de Londres, je lui dis : « Lorsque, il y a quelques années, j'étais à Londres, un vieillard visionnaire de l'île d'Andros, anciennement ministre de Dieu, fréquentait l'église de saint Paul, et entraînait dans le sanctuaire réservé aux prêtres. Mais, Votre Eminence ayant appris qu'il contestait la divinité de Jésus, donna l'ordre de lui en défendre à l'avenir l'entrée ; mes compatriotes de Londres ont applaudi à cette décision. Aujourd'hui cependant je vois, Monseigneur, de la part de vos ouailles, quelque chose qui ne me plaît pas, et qui ne doit pas non plus plaire à Votre Eminence. O vous, pasteur aux mœurs pures et évangéliques, hâtez-vous de monter à la chaire de St. Paul, et faites retentir des paroles d'humanité en faveur de chrétiens souffrant injustement ; et si vos ouailles ne vous écoutent pas, coignez le glaive de St. Pierre, et faites en, s'il le faut, le même usage que le divin apôtre. Montez aussi à la tribune de la chambre des Lords, dont vous êtes un des membres les plus vénérables, et déclarez les foudres de l'église contre quiconque serait la cause que le sang d'un seul Grec croyant à Jésus Christ, fût versé. J'ai eu dans le tems le bonheur de baiser la main de Votre Eminence ; je m'engage à répéter cet acte de piété, suivi de tout mon auditoire, si vous vous décidez,

Monseigneur, à faire ce que je viens de dire dans la simplicité de mon cœur. C'est un bonheur sans doute que de recevoir la bénédiction de la main d'un homme saint, qui a fait passer dans la noble langue des Anglais les beautés du plus profond des historiens, de Thucydide. » (Tonnerre d'applaudissemens).

Après quelques mots sur les philhellènes, et nommément sur ceux de Péta, représentés dans cette séance par le capitaine Coleli, Italien, l'orateur a quitté la tribune au milieu des acclamations de son nombreux auditoire.



Quinzaine politique du Spectateur.

Les succès de cette quinzaine dédommagent l'insurrection des défaits de la précédente. Se propageant de proche en proche avec des fortunes diverses, elle s'étend déjà depuis Arta jusqu'à Salonique. Les difficultés de toute nature contre lesquelles elle a à combattre, peuvent sans doute la faire avorter ; mais l'énergie et la persévérance avec lesquelles elle y fait face, sont la meilleure preuve qu'elle est un mouvement sérieux et national.

Les garnisons turques de Constantinople et de Callipoli, mobilisées par la présence des armées alliées, arrivent contre les chrétiens en forces toujours plus considérables. Cependant, s'il ne s'agissait que des Turcs, les Grecs ont déjà montré en plus d'une occasion qu'ils en pouvaient avoir raison ; mais aujourd'hui ce sont les plus grandes puissances de la terre, c'est la France, c'est l'Angleterre qu'ils rencontrent dans les rangs de leurs adversaires. Les vaisseaux français et anglais parcourent les mers pour leur enlever tous les moyens de défense ; les

agents des mêmes nations emploient l'exhortation et la menace, pour faire tomber les armes de leurs mains, et la presse des deux pays s'efforce de détruire leur dernière et plus puissante ressource, les sympathies du monde civilisé. Contre de pareils moyens peut-il leur rester le moindre espoir de succès? Peut-être que non; mais plutôt que de se courber de nouveau sous le joug, ils ont toujours la ressource de la mort, et c'est celle qu'ils paraissent avoir choisie; et alors ont-ils au moins le droit de réclamer qu'en les vouant au martyr, on leur épargne l'insulte, qui n'est jamais généreuse, mais moins que jamais lorsque c'est le fort qui l'emploie contre le faible. Un journal français, en rendant compte de la dernière expédition de Griva contre Metzovo, représente ce chef comme un brigand poltron et féroce, qui a promené partout le meurtre et le pillage, et n'a jamais su que fuir devant l'ennemi. Qui ne sait cependant que c'est Griva qui, pendant long-temps a tenu les Turcs de l'Épire bloqués dans leur capitale, qui plus tard, cerné par des forces supérieures, les mit en déroute après une défense héroïque, et se porta par un mouvement hardi sur Metzovo, point des plus importants de la haute Épire? Loin de s'être montré cruel et avide, il menaça de sa disgrâce un de ses plus proches parents, qui, lorsque son armée n'avait que les racines des montagnes pour subsister, s'était emparé de quelques moutons appartenant à des chrétiens; et tandis que lui d'une côté, et Papacosta de l'autre, traitaient leurs prisonniers de guerre avec la plus grande humanité, et leur rendaient non seulement la liberté mais même leurs armes, veut-on savoir comment les Turcs se comportaient envers les vaincus? A Metzovo, ils ont brûlé sept cents maisons, après les avoir pillées, et ils en ont transporté à

Jannina le butin, chargé sur le dos des propriétaires chrétiens, dont ils ont avenglé quelques uns et entr'autres un sexagénaire paralytique et alité. En Macédoine, arrivés devant Polygyro, ville que le chef des insurgés Caratasso avait occupée pendant quelque temps, ils appelèrent auprès d'eux les primats. Trente et un des hommes les plus considérables de la ville, se sont rendus sans soupçon à leur appel. Ils s'en saisirent, et les firent massacrer sur le champ. Qu'on ne croie pas que nous exagérons; nous en appelons au témoignage des consuls de France et d'Angleterre, que ces atrocités ont remplis d'horreur. Et ce sont là les hommes dont on attend la régénération de l'Orient, et qui de leur propre mouvement doivent faire goûter aux chrétiens toutes les félicités de la liberté civile et de l'égalité devant la loi!

Mais, comprenant dans un même anathème la Grèce libre et la Grèce insurgée, la France et l'Angleterre traitent la première avec plus de rigueur encore, si c'est possible, que la seconde. Par des notes qui viennent d'être remises à son gouvernement, elles le déclarent responsable de tous les événements qui se passent au-delà de ses frontières, et exigent, la note anglaise même avec des insinuations menaçantes, qu'il désavoue l'insurrection, et qu'il prenne toutes les mesures possibles pour en punir les chefs et pour la supprimer.

Nous ignorons ce que le gouvernement a l'intention de répondre à ces notes, après que les chambres, consultées sur la réponse qu'il avait donnée à la note, presque identique à celles-ci, de l'ambassadeur turc, l'ont complètement approuvée; mais ce que nous devons faire observer, c'est que toute réponse qu'il se verrait dans la nécessité de faire pour condamner l'insurrection, ou pour promettre

des mesures coercitives, ne serait pas conforme aux sentimens de la nation.

Mais les notes ne sont pas les seuls moyens qu'on ait employés jusqu'ici pour détourner la Grèce de sa complicité supposée avec les insurgés. On a adopté contre elle des mesures encore plus sévères: les bâtimens de guerre sont empêchés d'atteindre ses ports, ses munitions sont prises et anéanties; huit mille fusils qu'elle avait achetés dernièrement pour le service de son armée, ont été confisqués à Malte, et certains journaux n'ont pas de mots assez énergiques pour exprimer leur colère contre elle et son gouvernement. Que leur mauvaise humeur leur dicte des expressions qui ne sont pas toujours marquées au coin de la délicatesse, ou une appréciation peu équitable des faits, nous ne serions pas assez exigeants pour nous en plaindre. Mais il y a des bornes que, dans son propre intérêt, on ne devrait jamais se croire permis de dépasser; et la calomnie est une arme qui, dans l'esprit de tous les hommes de bien, n'atteint que celui qui l'emploie. Un journal surtout de l'importance et de la position du *Moniteur Universel* de France, se devrait à lui-même de se tenir sur ses gardes contre des informations mensongères, comme celles qu'il puise dans ses correspondances d'Athènes. Elles sont, nous ne dirons pas odieuses, elles sont ridicules d'inexactitude et d'exagération. Ne dirait-on pas qu'Athènes est aux Antipodes, et que six fois par mois des voyageurs n'y affluent et ne s'en retournent, prêts à donner le plus éclatant démenti à ces étonnantes inventions de la malveillance?

Nous ne nous sommes jamais faits les apologistes du gouvernement; et si notre tâche n'était tout à fait étrangère à la politique intérieure du pays, en plus d'une oc-

casion l'administration nous trouverait dans les rangs de l'opposition. Nous ne lui devons rien; mais nous devons à nous-mêmes et à la vérité, d'exprimer notre indignation des faussetés calomnieuses dirigées contre elle et contre le pays. Il n'est nullement vrai que la loi ne soit pas aujourd'hui en vigueur en Grèce, que le pays soit livré à l'anarchie, et que la justice y soit suspendue. Supposons même que la Grèce stimule ou aide le mouvement des chrétiens: pourquoi la justice en serait-elle entravée? (1)

(1) Le tableau suivant servira à faire voir que la justice suit son cours régulier, et n'est pas moins active aujourd'hui qu'à pareille époque de l'année passée:

TABLEAU

COMPARATIF DES TRAVAUX DES TRIBUNAUX D'ATHÈNES
PENDANT LES 4 PREMIERS MOIS DE 1853 ET 1854.

<i>Tribunal de 1^{re} instance.</i>		1853	1854
Jugemens rendus en matière civile		733	669
» » » de commerce		136	263
» » » police correctionnelle		389	360
Ordonnances du Conseil		241	173

<i>Cour d'Appel.</i>		1853	1854
Jugemens rendus en matière civile et de commerce		478	384
Ordonnances du Conseil		91	47

La différence entre 1854 et 1853 porte sur les deux premiers mois, et doit être attribuée à l'absence de deux conseillers appelés à présider les Cours d'Assises; car sur les jugemens ci-dessus, il a été rendu

	en Janvier	en Février	en Mars	en Avril
Jugemens	43	79	140	72
Ordonnances	4	9	21	13

<i>Aréopage (Cour de Cassation).</i>		1853	1854
Jugemens rendus en matière civile		126	88
» » » criminelle		56	47

pourquoi l'anarchie régnerait-elle dans le pays? pourquoi la Grèce se serait-elle lancée dans tous les écarts, aussitôt après avoir adopté vis-à-vis de l'insurrection une ligne de conduite qui déplaît au correspondant du *Moniteur*? Cette considération seule suffirait pour faire comprendre la valeur de ses attaques. Nous voudrions bien qu'il nous nommât aussi la caisse publique qui a été pillée. Un magasin à blé a, il est vrai, été forcé par les paysans d'une localité en Arcadie. Mais veut-il savoir dans quelles circonstances? Depuis deux ans les champs de la Grèce sont stériles, en même temps que l'épidémie a atteint sa plus riche ressource, la vigne et le raisin de Corinthe. Les derniers événements de l'Europe ont aussi tué son commerce et sa navigation. Pour quelques provinces au moins, la famine est résultée de cette désolante combinaison de désastres. En Arcadie et à Corinthe, les paysans n'ont pour toute nourriture que du son et du raisin pourri. Nous souhaitons du fond de notre cœur que les complications actuelles n'exposent aucune partie du pays prospère de France aux horreurs de la faim. Mais alors on s'abstiendrait, nous en sommes sûrs, de juger trop sévèrement quelques malheureux paysans, qui, voyant leurs enfans leur demander en vain du pain, ont, dans un moment de désespoir, voulu le prendre dans un dépôt public; l'on tiendrait peut-être même compte à la Grèce de ce que cet événement ne s'est produit qu'une seule fois, et l'on avouerait que ce n'est pas un pays livré à l'anarchie, que celui où les autorités n'eurent qu'à paraître, pour faire cesser le désordre.

C'est, d'après le correspondant du *Moniteur*, une expression acceptée à Athènes «qu'on allait sur le territoire turc pour forcer ces misérables rayas chrétiens à l'insur-

rection.» Quant à nous, il ne nous est jamais arrivé d'entendre cette expression acceptée. Nous rappellerons toutefois que ces misérables rayas, qui sont les Souliotes, les Chimariotes, les Thessaliens, les Macédoniens, n'avaient pas besoin d'être forcés par qui que ce fût, quand les uns soutenaient une guerre à mort contre Ali, le plus puissant satrape de la Turquie, quand les autres étaient en constant état d'insurrection sur le Mont Olympe, commençaient la première révolution par leur concitoyen Riga, et se battaient en désespérés à Cassandre et au Mont Athos. Et s'il est vrai que ces populations dégénérées, sourdes à la voix de la liberté, ne prirent pas les armes pour la reconquérir, si, comme on le dit, il n'y a que quelques intrus de la Grèce libre qui vont les agiter, ou plutôt les piller, sans rencontrer aucune sympathie dans le pays, pourquoi faire un grand cas de ce mouvement? Où est la difficulté d'écraser ces perturbateurs incommodes? Mais non! veut-on savoir où est la source de l'insurrection? Que l'on fasse l'essai d'isoler entièrement la Grèce libre des provinces de la Turquie, mais qu'en même temps on fournisse à celles-ci des armes; on verra si l'étincelle vient de la première, ou si elle ne part pas du sentiment des Grecs asservis.

Mais que disons-nous? Ce n'est pas même la Grèce libre qui pousse à l'insurrection. Ses rayas à elle, n'ont pas moins besoin d'y être forcés; et des agens parcourent en tout sens le pays récalcitrant, pour l'y pousser par l'intrigue et par la menace. Notre dénégation paraîtrait peut-être suspecte au *Moniteur*; nous lui opposerons un témoignage qu'il ne récusera pas, celui du *Journal de Constantinople*, qui assure que tous les anciens partis se sont éteints en Grèce, dans l'enthousiasme universel pour

le mouvement. Et pourquoi en serait-il autrement? Y a-t-il donc quelque chose de coupable ou d'insensé dans l'amour de la liberté et dans l'ambition de la grandeur nationale, pour qu'on s'en défende? Comment ce sentiment aurait-il cessé de parler au cœur de ceux qui, il n'y a pas vingt ans encore, ont étonné l'Europe de leur lutte héroïque, et ont renouvelé la brillante histoire de leurs ancêtres? Pourquoi l'Épire et la Thessalie, qui ont versé leur meilleur sang pour la délivrance de l'Attique et du Péloponnèse, ne rencontreraient-elles pas des sympathies dans le Péloponnèse et dans l'Attique, lorsqu'elles cherchent à leur tour à se délivrer? Non, il n'y a pas d'habitant du Royaume grec, dont le cœur ne batte pour la prospérité de ses frères, et qui, s'il peut porter des armes, ne désire aller mourir dans leurs rangs.

Aussi, le correspondant du *Moniteur* ne nie-t-il pas que quelques uns, qui se laissent séduire, vont vers la frontière. Mais tout en y allant, ils mettent à feu et à sang les villages grecs qu'ils traversent et qui refusent de prendre part à la révolte. Nous serions bien curieux d'apprendre le nom d'un seul de ces villages; car enfin, des hommes qui tiennent à leur réputation, n'avancent pas des accusations aussi odieuses, à moins d'être à même de les prouver.

Cependant pour grossir les rangs de ces assassins et de ces incendiaires que la Grèce envoie piller les chrétiens de la Turquie sous prétexte de les affranchir, elle ouvre tous les jours les prisons qui n'ont pas été ouvertes dès le commencement, et elle arme les malfaiteurs. Un terrible événement arrivé en dernier lieu à Patras, vient donner un sanglant démenti à cette nouvelle calomnie. Les prisonniers détenus au fort de Rhium, profitant de

leur moment de récréation, se sont jetés sur le corps de garde, et se sont emparés des armes. La garnison survenue aussitôt, les somma de se rendre; ils s'y refusèrent. Alors s'engagea une lutte opiniâtre, dans laquelle trente malfaiteurs et six soldats de ligne perdirent la vie, et force resta à la loi. Est-ce assez clair qu'on n'ouvre pas les prisons, et qu'on n'épargne au contraire aucun sacrifice pour empêcher que l'évasion qui eut lieu à Chalcis, il y a quelques mois, ne se renouvelle?

C'est cependant sur la foi de pareilles correspondances que le *Moniteur* a été porté à reproduire dans ses colonnes des contes bleus à faire dresser les cheveux sur la tête, relativement au massacre projeté de tous les catholiques en pleine église, et à un comité de salut public organisé à Athènes, et dressant des listes de proscription sous la présidence du vieux fanariote, Michel Soutzo. Celui que le *Moniteur*, dans son ignorance des hommes et des choses de la Grèce, nomme ainsi, et dont il fait un chef d'assassins, est le Prince Soutzo, qui en 1821 sacrifia volontairement sur l'autel de sa patrie les richesses et les honneurs d'une souveraineté presque indépendante, qui plus tard représenta son pays avec distinction auprès de plusieurs souverains, et qui maintenant vit loin des affaires, dans la retraite la plus absolue, entouré du respect et de l'affection générale. Nous ne prendrons pas sa défense contre des attaques qui ne peuvent l'atteindre, et nous essayerons tout aussi peu de prouver que les catholiques sont tous pleins de vie à Athènes;

Les gens que vous tuez se portent à merveille;
et que leurs jours n'ont jamais couru le moindre danger. Ils se pâment de rire, les catholiques à Athènes, en li-

sant dans le *Moniteur* les histoires terribles des vèpres siciliennes qui se préparaient contre eux et dont ils ne se doutaient guère, et en apprenant que ces hommes si doux, si sociaux, si civilisés en apparence, avec lesquels ils entretiennent les rapports les plus intimes et les plus amicaux, ne sont que des assassins endurcis, au poignard desquels ils n'ont échappé que par l'intervention de la diplomatie. Les malheureux Juifs n'ont pas été si heureux. D'après un autre journal, ils ont tous été passés au fil de l'épée, et leur quartier a été réduit en cendres. Il n'y a qu'une seule circonstance qui dérange l'effet de cette tragique histoire, c'est qu'à Athènes il n'y a et il n'y a jamais eu ni quartier juif, ni un seul Juif, après le départ du trop fameux Don Pacifico. N'est-ce pas ainsi qu'un membre plein d'érudition, babylonienne il est vrai, assurait en plein parlement que le ministre d'Angleterre à Athènes n'osait mettre le pied hors de chez lui sans être accompagné d'une forte garde ?

Que ceux qui ne veulent pas être les dupes de rapports ridicules, et s'exposer à s'en faire publiquement les échos, s'adressent donc à M. Wyse, qu'ils s'adressent à M. la Baron Forth-Rouen ; nous nous en remettons à leur honneur et à leur témoignage. Ils leur diraient à quoi s'en tenir sur ces histoires absurdes, et les assureraient qu'ils se promènent *sans suite et sans escorte* aux abords du Pnyx et de l'Académie, tout aussi sûrement qu'ils le feraient à Pall-Mall ou aux Champs Elysées ; ils leur apprendraient qu'il règne à Athènes la plus grande sécurité pour les personnes et la plus grande tolérance pour les cultes. Le jeudi saint, ce jeudi néfaste, qui devait être le dernier de tous les catholiques d'Athènes, deux des membres de l'éco-

le française dans cette ville, parcouraient les gorges de la Doride. Nous leur avons nous-mêmes entendu dire que deux gendarmes dont ils étaient accompagnés, ne leur ont jamais servi que de guides, tant ils ont trouvé d'ordre et de tranquillité, et de réception cordiale dans la partie la plus sauvage de ce pays livré à l'anarchie, et chez ces hommes mangeurs de catholiques. Le 12 Mai le commandant du bateau français stationné à Chalcis, proposa aux musulmans qui habitent cette ville, de les transporter gratis avec leurs familles et leur effets au point de la Turquie qu'ils voudraient choisir. Ils répondirent unaniment qu'ils sont citoyens de la Grèce, jouissent de la protection des lois, que n'ayant aucune raison de se plaindre, ils ne veulent nullement quitter le pays, et qu'ils sont tout prêts à partager la sort, quel qu'il soit, des chrétiens leurs concitoyens. Dans cette même ville, les Juifs ont leur temple, et jouissent absolument des mêmes libertés que les autres sujets du royaume.

Ces journaux et ces orateurs pourront apprendre aussi que les Grecs, loin de nourrir de la haine contre les catholiques ou les protestans, ne reçoivent rien avec une si enthousiaste reconnaissance, que les rares expressions de sympathie qui leur viennent de France ou d'Angleterre, sous la forme de quelques articles de journaux, ou de quelques discours de députés qui conservent encore assez de sang-froid pour écouter la voix de leur cœur.

Un ou deux soufflets donnés ou reçus pendant la chaleur de la première discussion des irritantes questions du jour, tel est le fondement très-regrettable sans doute, de tout cet échaffaudage d'inventions sur les comités de salut public, les listes de proscription, et les massacres projetés.

Si le Moniteur n'est pas très-bien informé de l'état actuel des Grecs, il ne l'est pas beaucoup mieux de ses espérances et du but final auquel ils aspirent. Il dit dans un autre article que « parler, comme les Grecs le font, de leur domination en Orient, ce n'est pas le moyen d'obtenir la coopération des autres chrétiens de l'empire turc. » Cet avis est très-sage; mais où le Moniteur a-t-il vu que les Grecs parlent de leur domination sur les autres chrétiens de l'Orient? Leurs proclamations, leurs journaux, leurs livres, les lois de la Grèce libre, n'en disent pas un mot. Ce qu'ils réclament, c'est la délivrance commune de tous les chrétiens de l'Orient, et un régime de parfaite égalité, tel que celui qui existe dans le royaume de la Grèce entre les races albanaise et grecque. Le ministère, les deux chambres, toutes les autorités, sont indistinctement recrutées dans l'une et dans l'autre.

On s'est promis de décourager l'insurrection des chrétiens, et, on n'y va pas de main-morte. Nous croyons qu'on a tort; l'avenir nous le prouvera. Cependant nous comprenons qu'on nous dise: Votre mouvement ne nous convient pas, nous l'étoufferons. A la bonne heure! c'est la logique de la force. Mais qu'en essayant de le supprimer, on n'essaie ni de le calomnier, ni d'en discuter la justice et la sainteté; qu'on n'espère pas persuader aux esclaves qu'en mourant pour leur liberté, ils comettent un crime, et ne sont pas dans leur droit. On étoufferait le mouvement, le droit survivrait.

A.

